presque complète. Par bonheur que nous avions su prévoir pour eux et qu'à l'automne notre pêche fut assez fructueuse : autrement, aujourd'hui, ils mourraient de faim. Nous avons été obligés d'aller, jusqu'à cinq nuits d'ici, au secours de onze familles — réduites à un jeûne forcé, à ce point que les enfants ne pouvaient même plus se lever ni se tenir debout. De la sorte, nos quatre mille poissons vont presque tous y passer, et nous devrons sans doute recourir au Gouvernement — sans l'appui duquel nous serions nous-mêmes dans un grand embarras.

Par surcroît, l'hiver, qui n'avait pas été trop rigoureux, puisque la température s'était maintenue de 25° à 30° cent. la plupart du temps, nous a réservé, avec le dernier quartier de la lune de février, un froid de 42° à 46° cent. et un bon vent du Nord — qui fait qu'on ne va pas loin, sans être obligés de se frotter le nez et les joues énergiquement. D'autre part, à l'intérieur, ayant à m'occuper de la cuisine, il faut bien ne pas trop craindre les brusques transitions du chaud au froid ou du froid au chaud... La tête en souffre bien un peu : cuisiner fatigue autant, sinon plus, que l'étude.

J'ai dit : l'étude. Hélas ! que de fois le missionnaire voudrait y consacrer plus de temps ! En dehors des exercices communs, que nous faisons tous régulièrement, — y compris la récitation du saint bréviaire — du temps, il ne nous en reste guère. Les loisirs que nous pourrions avoir, nos chers *Flancs-de-Chiens* trouvent encore le moyen de nous les ravir. Les vieux et les vieilles, à qui leur âge ne permet plus de suivre les caravanes de pêche ou de chasse à longue distance, ont toujours quelque affaire à nous confier. Tantôt une cause, tantôt une autre, et le plus souvent un rien les amène à la mission. Il faut se faire tout à tous, prendre patience et les écouter, — autant que possible, jusqu'au bout — d'autant plus que c'est souvent dans ces occasions qu'il y a lieu de leur faire du bien.

Ces remarques vous disent assez qu'au missionnaire du *Mackenzie* un vaste champ reste ouvert, où il peut gagner des mérites et sauver son âme, en travaillant au

salut des autres. Puissé-je, en vous les écrivant, n'avoir pas abusé de votre patience ! Pour moi, je n'avais d'autre but que de recommander à vos charitables prières les *Flancs-de-Chiens* de la mission *Saint-Michel du Fort Raë* et les missionnaires qui les évangélisent. Si ces lignes tombent sous les yeux des anciens maîtres qui ont guidé mes pas vers la vie religieuse et sacerdotale, puissent-elles leur redire mon meilleur souvenir, ma respectueuse et profonde reconnaissance !

Almire BÉZANNIER, *O. M. I.*

X. — Voyage de Montréal à Chesterfield Inlet [1].

Le 9 juillet, à huit heures du matin, nous faisons nos adieux à nos Pères et Frères de Saint-Pierre ; chacun nous dit ses souhaits de succès et de bonheur, nous assure de ses prières, et, nous, nous disons à tous un merci du cœur. Quitter Saint-Pierre, c'est un peu quitter sa propre maison, — quand on y a tant joui de la vie de famille !

Le R. P. Emmanuel DUPLAIN, le Frère Lionel DUCHARME et moi nous rendons au bateau ; les parents du Frère nous accompagnent. Le *Nascopie* est chargé, surchargé même : sur le pont, c'est un encombrement de centaines de caisses et de barils de gazoline et de pétrole, avec 23 baleinières ou goélettes.

Nous prenons possession de notre cabine, inspectons un peu le vaisseau ; et bientôt, la sirène donne le signal du départ. Un dernier adieu à tout le monde ; et on se sépare. Deux remorqueurs nous démarrent lentement et nous conduisent au chenal. Tant qu'on aperçoit les amis, on se salue de la main, on agite chapeaux et mouchoirs ;

(1) Voir *Missions*, N° 212, pp. 321-342 : *Mission Esquimaude de Chesterfield Inlet, Can.*

âme de prêtre ; mais tout cela était suivi de douces consolations et même de joies qui surpassent celles de la terre.

A la Noël de 1908, un chef sauvage, sa femme et sa belle-mère se convertirent. Ces gens se déclaraient heureux. Combien je l'étais aussi moi-même ! Après la Messe, je dis aux nouveaux chrétiens :

— « Vous avez reçu de ma main le Pain de l'âme ; il est juste que vous veniez maintenant vous asseoir à ma table et que je vous donne moi-même le pain du corps. »

Je préparai, pour la circonstance, le meilleur menu possible. Jeunes et vieux mangèrent de bon appétit, sous le charme du chant et de la musique. Il était quatre heures de l'après-midi, quand les sauvages s'en retournèrent.

A leur départ, je m'adressai ainsi aux enfants :

— « C'est une grande fête aujourd'hui, mes enfants ; allez vous réjouir avec vos parents et vos amis dans leurs cabanes. »

Et moi, resté seul en face de ma table couverte de plats vides et à plus 5.000 milles des miens, je me mis à l'harmonium pour entonner le cantique de l'action de grâces. Mes doigts que l'émotion rendait infidèles ne pouvaient donner les variantes requises ; mais je continuai, tout de même, le chant du *Te Deum* — en marchant et en versant des larmes de joie.

Oui, je chantais, et le bonheur inondait mon âme. Car si les Anges de DIEU sont dans la joie à la conversion d'un seul pécheur faisant pénitence, la conversion de mes pauvres sauvages répandait dans mon âme, me semble-t-il, quelque chose de cette joie céleste.

Joseph ALLARD, *O. M. I.*





IX. — Mission Saint-Michel du Fort Raë.

Pour aller du *Fort Résolution* au *Fort Raë* (Mackenzie), c'est une distance de 180 milles — et huit bonnes journées

de traversées, sur un grand bateau à voiles. En automne, les tempêtes sont fréquentes. Nous en avons eu deux — qui nous ont obligés à rester, pendant deux jours, chaque fois, à l'abri sur des îles... et des îles « sans hôtellerie ».

La première tempête nous fit aborder un peu plus vite que nous ne l'aurions voulu. Un orage avec un gros vent du nord étant survenu tout d'un coup, nos guides voulurent gagner terre en faisant prendre vent de côté à la voile. Il fallait voir pencher le bateau, — quand la voile, se déchirant, se détacha tout à fait ! Nous voilà dans la brume, abandonnés aux caprices des vagues. Nos hommes, sans perdre leur sang-froid, vite rafistolent leur voile, la hissent de nouveau, et nous allons de l'avant. Il était temps. Nous arrivions au milieu de récifs où nous pouvions nous échouer. Ils furent évités, sans trop de peine ; et, quelques minutes après, nous abordions dans un bon abri, entre des îlots. En mettant pied à terre, nous étions transis de froid, peut-être aussi un peu... de crainte ; mais pourquoi, quand la bonne Providence était là qui veillait sur nous ?...

Un second orage nous surprit encore, les jours suivants, au milieu des noirceurs de la brume ; heureusement, le vent cette fois nous était plus favorable. Par malheur, nos conducteurs avaient perdu de vue les îles où nous voulions aborder... Quand nous pûmes atterrir, il était près de minuit. Il y avait longtemps que nous avions les pieds dans l'eau, — que nous n'empêchions qu'à grand'peine d'envahir le bateau et à la condition de pomper continuellement — lorsque après avoir traversé le prolongement du *Grand Lac des Esclaves* et suivi une petite rivière, nous arrivâmes dans un nouveau lac, beaucoup plus long que large.

Au beau milieu, sur trois blocs de roches, formant trois îles réunies entre elles par des ponts, — qu'on peut se hasarder de passer, si l'eau est basse — se trouve la mission du *Fort Raë*. Chacun des îlots porte la résidence d'un traiteur et quelques maisons d'Indiens. La mission occupe l'îlot central, ayant dans son voisinage un traiteur et quelques maisons sauvages. Pour avoir eu l'idée de

bâtir un *Fort* en cet endroit, il faut s'appeler *Flancs-de-Chiens ;* car tel est le nom qu'ont donné à nos Indiens leurs ennemis d'antan, ennemis aujourd'hui imaginaires mais qu'ils craignent toujours, cependant, — sans trop l'avouer en présence des blancs, qui leur rient au nez ! C'est bien un peu la crainte qui les a fait choisir ce refuge, d'où ils voient venir de loin les étrangers et peuvent ainsi se sauver à temps.

Les petits jardins qui existent sur ces rocs arides, au milieu des eaux, sont faits de mains d'hommes et ne peuvent pas avoir un sol très profond. La terre neuve en est toutefois assez riche pour donner de bonnes « patates » ; encore faut-il que l'eau ne monte pas trop haut — ou, alors, c'est l'inondation.

Le cimetière de la mission est séparé des îles, situé sur un terrain où l'on ne se rend qu'en esquif, sauf à l'époque des glaces...

La mission *Saint-Michel du Fort Raë* est aujourd'hui l'une des plus importantes missions du Nord et des plus populeuses. Elle compte environ sept cents sauvages, disséminés un peu dans toutes les directions.

Ici, où nous comptons par nuits, nous devons dire que la grande majorité de nos indigènes sont à une distance de huit ou dix nuits de la mission. En automne, quelques-uns même s'en sont allés jusqu'à quinze et vingt nuits, jusque dans les immenses déserts qui nous séparent des *Esquimaux*, à la poursuite du caribou — dont la peau bien fourrée leur procure un chaud vêtement d'hiver. Ils ont rencontré quelques *Esquimaux* attirés par le même appât. Ils n'ont pas dû sympathiser entre eux ; car ils se craignent mutuellement, surtout depuis que deux *Esquimaux* ont massacré les deux chers Pères Jean ROUVIÈRE et Guillaume LEROUX. On sait que les assassins, arrêtés, ont été condamnés à mort, puis graciés de cette peine, à Calgary.

A *Saint-Michel*, le culte du Sacré-Cœur est en honneur : le premier vendredi du mois est bien fêté, même quand la grosse majorité de nos sauvages n'est pas à proximité. Il y a toujours les blancs, traiteurs et engagés, et le

petit groupe de sauvages — empêchés, pour une raison ou l'autre, de s'en aller au loin. Messe solennisée, le matin : tout le monde y communie, même les petits enfants. Le soir, nouvelle réunion pour la Bénédiction du Très Saint Sacrement. En temps ordinaire, il y a toujours un peu de monde, chaque matin, à la Messe. Le mois d'octobre a été bien suivi.

Les soucis de l'existence tiennent, malheureusement, nos sauvages éloignés de la mission, une grande partie de l'année ; et l'assiduité aux offices leur devient alors impossible.

Vers la Noël, un certain nombre de familles restaient encore à proximité, — à deux, trois, quatre nuits du *Fort*. Nous eûmes une belle Messe de minuit, avec deux cents communions — presque rien que des hommes. Et tout ce monde nous arriva juste pour la fête.

En ma qualité de proviseur de la mission, j'eus la preuve, une fois de plus, qu'il fait bon se précautionner et avoir toujours une réserve de poissons, si l'on ne veut pas être pris au dépouvu. La réserve, il est vrai, est facile à conserver ; il n'y a qu'à mettre le poisson à geler, et il se garde aussi longtemps qu'on veut.

Prévoyants, nos sauvages ne le sont guère : ils vivent souvent au jour le jour. Les années où les bêtes à fourrures sont plus rares, où le caribou ne s'approche pas comme d'habitude de la mission, où l'épaisseur des glaces éloigne le poisson qui s'en va au large dans des lacs plus profonds, sont de mauvaises années. Les magasins de vivres du Gouvernement ne suffisent pas, alors, à contenter toutes les demandes ; ce qu'ils vendent est souvent à des prix très élevés, parce que les frais de transports, l'entretien du personnel et la main-d'œuvre, sans compter les pertes qui surviennent, sont considérables. C'est ainsi que le sac de farine de cinquante kilos se vend ici vingt piastres — un franc la livre. Il faut avouer que cela ne s'appelle pas manger de la *galette* à bon marché !

Il en résulte que nos Indiens ont de fâcheuses surprises. Cette année, ceux d'ici étaient réduits à une famine